

LE TEMPS

CHF 3.80 / France € 3.50

MERCREDI 5 JANVIER 2022 / N° 7210

Rencontre

La recette de la mousse au chocolat de Christian Boillat, maître confiseur ●●● PAGE 18



Récit

Un braqueur amoureux des montres suisses raconte son parcours ●●● PAGE 7

Tennis

Non vacciné mais au bénéfice d'un passe-droit, Djokovic ira à l'Open d'Australie ●●● PAGE 15

Cinéma

«Licorice Pizza», Paul Thomas Anderson dans la Californie des «seventies» ●●● PAGE 16

Et si Omicron menait à la sortie de crise?

ESPOIR Les scientifiques appellent à la prudence mais des études le montrent: le variant Omicron est peut-être ce chien qui aboie plus qu'il ne mord

■ La cheffe épidémiologiste danoise voit la fin de la pandémie dans deux mois. Antoine Flahault reste sceptique, le covid ayant déjoué bien des prédictions

■ Les stratégies sont contrastées. En Afrique du Sud, où le variant Omicron est apparu en novembre, on lâche du lest, la tempête n'ayant pas fait de dégâts

■ Israël, au contraire, a démarré la quatrième dose. Quant à la Suisse, elle bat un nouveau record: 20 742 personnes ont été infectées de lundi à mardi

●●● PAGES 2, 3

ÉDITORIAL

Le prix si relatif du travail à domicile

VALÈRE GOGNIAT
@valeregogniat

Combien coûte à la société une mise en quarantaine? Une nouvelle infection? Une hospitalisation? Trouver des réponses à ces questions théoriques – et un brin provocatrices – relève du casse-tête. Or, les juges suisses pourraient bientôt devoir s'y plonger.

Le Conseil fédéral a en effet rendu le travail à domicile «obligatoire» à partir du 20 décembre. Mais il ne l'est que là «où la nature de l'activité le permet et où sa mise en œuvre n'implique pas d'efforts disproportionnés».

La définition de ce qui est ou non «disproportionné» n'est pas donnée. Sur ce point, Berne précise que savoir si la mise en œuvre du télétravail est possible à «un coût raisonnable» doit «s'apprécier au cas par cas».

Dans le cas détaillé ces jours par *Le Temps*, la filiale ETA de Swatch Group a jugé qu'un maximum de deux jours par semaine de télétravail pour les collaborateurs «était le meilleur compromis pour ne pas pénaliser la production et les gens qui y travaillent».

Deux jours, c'est donc le «coût raisonnable» déterminé par le fabricant de mouvements horlogers. Pour une autre entreprise, il sera peut-être de cinq. Ou d'aucun.

Exemple fictif: votre employeur perdrait 10 millions de francs par mois à cause du télétravail mais,

en évitant des déplacements à sa centaine d'employés, il épargnerait une contamination à 20 personnes par semaine. Est-ce un «coût raisonnable»?

Un expert en santé publique répondra qu'éviter une seule contamination doit se faire à n'importe quel prix. Un autre que la poursuite de l'activité économique mérite des sacrifices. De la même manière, parions qu'employés et employeurs n'auront pas la même évaluation.

Sans rouvrir le stérile débat opposant santé et économie – balayé lors du premier confinement; les deux sont trop liés – laissons les juges trancher lorsque

cette question finalement très subtile du «coût raisonnable» leur sera posée. La jurisprudence relative au télétravail en temps de pandémie

n'existe pas encore, mais finira bien par se constituer.

En attendant, saluons la voie libérale empruntée par les autorités. En se contentant d'indiquer une direction à l'économie tout en lui confiant le soin de choisir par quels moyens elle va s'y rendre, Berne mise sur la responsabilité des employeurs et employés.

Cet entre-deux très helvétique est certes un brin risqué, car certaines entreprises en abuseront. Mais, pour préserver un tissu économique aussi diversifié que le nôtre tout en limitant au maximum les déplacements, on voit difficilement quelle solution aurait pu être plus adéquate. ●●● PAGE 9

Une voie du milieu risquée, mais qui permet de préserver notre tissu économique

Le droit de se dire oui, enfin

ENQUÊTE «Dans notre cœur, nous étions en train de nous marier, mais le législateur n'a jamais voulu que ça ressemble à un vrai mariage. Vous êtes dans un bureau, vous signez des papiers. Et surtout, vous n'avez pas le droit de vous dire oui. C'était la loi. Mais maintenant, je vais enfin pouvoir dire à tout le monde que je suis vraiment mariée.» Le 1er juillet 2022, l'entrée en vigueur du mariage pour tous permettra aux couples de même sexe de convoler en justes noces. Comment ceux qui rêvaient de devenir femme et femme ou mari et mari envisagent-ils les célébrations? Plongée au cœur des préparatifs des premiers mariages LGBTQIA+. ●●● PAGE 14

Gare aux excès de vitesse à vélo

MOBILITÉ Les vélos électriques sont de plus en plus présents dans l'espace urbain. Et les accidents liés à ces engins toujours plus nombreux. Pour enrayer cette progression, le Conseil fédéral a décidé de sévir. À partir de 2024, les vélos électriques dits «rapides» (ceux pouvant atteindre 45 km/h) devront être équipés d'un compteur de vitesse. Cela, précise le gouvernement, «afin de respecter les limitations en zones 20 et 30». Une amende de 30 francs sanctionnera tout dépassement de la vitesse autorisée. Les utilisateurs de vélos ordinaires ou de vélos électriques disposant d'une aide ne permettant d'atteindre que 25 km/h ne sont pas concernés par cette mesure. ●●● PAGE 6

L'arbre aux caprices



CINÉMA Réalisé par Salomé Jashi, le documentaire «La Balade des grands arbres» raconte le caprice fou d'un riche entrepreneur et politicien géorgien qui collectionne les arbres séculaires. Après les avoir fait déraciner et transporter sur terre et mer, il les replante dans son jardin. Un film contemplatif qui joue sur les métaphores. (TAMINGTHEGARDEN/MIRAFILM)

●●● PAGE 16

LE TEMPS

Avenue du Bouchet 2
1209 Genève
Tél +41 22 575 80 50

www.letempsarchives.ch
Collections historiques intégrales: Journal de Genève, Gazette de Lausanne et Le Nouveau Quotidien.

INDEX
Avis de décès 8
Convois funèbres 8
Fonds 10, 12
Bourses et changes 12
Toute la météo 14

SERVICE ABONNÉS:
www.letemps.ch/abos
Tél. 0848 48 48 05 (tarif normal)



9 17714231396001

16 Culture

«Licorice Pizza», quelques nuages sur la Californie

CINÉMA Renouant avec la manière de ses premiers films, Paul Thomas Anderson signe une comédie sentimentale à plus-value satirique située en 1973, dans l'ombre d'Hollywood

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

La Californie, c'est bien sûr l'usine à rêve hollywoodienne, le «sea, sex & sun» des Beach Boys, les enchantements psychédélics du Grateful Dead... Mais toute utopie a son versant d'ombre comme le rappellent *Once Upon a Time in... Hollywood*, de Quentin Tarantino, qui revisite la tuerie ordonnée par Charles Manson, ou *Inherent Vice*, de Paul Thomas Anderson déjà, d'après un roman de Thomas Pynchon, qui mesure la déprime du Golden State. Le cinéaste revient aux seventies naissant dans la douleur avec *Licorice Pizza*.

En 1973, dans la vallée de San Fernando, un garçon de 15 ans a le coup de foudre pour une fille qui en a dix de plus. Il s'appelle Gary Valentine et il est joué par Cooper Hoffman, fils du regretté Philip Seymour Hoffman, un des acteurs fétiches d'Anderson; elle s'appelle Alana Kane et c'est la formidable Alana Haim, la cadette de trois sœurs formant le groupe Haim, qui l'interprète.

L'amour n'a pas d'âge, mais la différence d'âge peut être un handicap. Gary brûle pour Alana; celle-ci est juste amusée par ce kid acnéique et rondouillard. Elle accepte de le chaperonner pour une audition à New York: hélas! l'adolescent arrive déjà au terme de sa carrière d'enfant star.

Adeptes du rêve américain, pressés de faire fortune, il se lance dans le négoce de *waterbeds*, puis ouvre une salle de flippers. Dotée de plus nobles ambitions, Alana participe à la campagne d'un homme politique, essuie des déconvenues, stagne, traîne avec Gary et sa bande de gamins, flirte vaguement avec son petit chéri. Moitié maman, moitié putain, elle lui montre ses seins, mais il se mange une baffe si l'envie lui prend de les toucher...

Narcissisme flamboyant

Licorice Pizza, littéralement «pizza au réglisse», est une façon plaisante et légèrement dépréciative de désigner un 33 tours vinyle. Ce titre convient parfaitement à une comédie sentimentale où règne la décontraction goguenarde. Après quatre chefs-d'œuvre mis en scène avec une rigueur sidérante (*There Will Be Blood*, *The Master*, *Inherent Vice* et *Phantom Thread*), le réalisateur californien revient aux structures relâchées et aux dynamiques chorales de ses premiers films (*Boogie Nights*, *Magnolia*, *Punch-Drunk Love*).

La construction de *Licorice Pizza* est flottante, il y a du mou dans l'arc narratif et des incertitudes dans une temporalité qui couvre plusieurs années. Enfin, si Alana Haim ne manque pas de charme, on ne peut en dire autant des minus qui la flanquent.

Par chance, des stars viennent sporadiquement crever l'écran. Dans un restaurant huppé, Tom Waits fait l'aboyeur de cirque pour annoncer le numéro de Jack Holden (Sean Penn): cette vedette marquée par les abus (le personnage renvoie de façon transparente à William Holden) va exécuter une cascade à moto sur un terrain de golf adjacent avec Alana sur le siège arrière! Et quand Gary et sa petite bande livrent un *waterbed* chez Barbra Streisand, ils se font rudement apostropher par son galant, Jon Peters (Bradley Cooper, déchaîné), le coiffeur des stars et producteur mégalomane.

Cette éruption de narcissisme flamboyant se prolonge par la folle trajectoire d'une camionnette dévalant une pente tortueuse en roue libre et en marche arrière. Cette scène panique constitue indéniablement le climax d'un film sympathique à défaut d'être poignant. ■

Licorice Pizza, de Paul Thomas Anderson (Etats-Unis, 2021), avec Alana Haim, Cooper Hoffman, Sean Penn, Tom Waits, Sasha Spielberg, 2h13.



Alana Haim et Cooper Hoffman dans «Licorice Pizza». (PAUL THOMAS ANDERSON)

L'homme qui voulait dompter les grands arbres

DOCUMENTAIRE Salomé Jashi se penche avec poésie sur le caprice d'un riche entrepreneur et politicien géorgien collectionnant les vieux spécimens

STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo

Certains collectionnent les timbres ou les opercules de crème à café, d'autres les livres anciens ou les armes. Entrepreneur fortuné et premier ministre de la Géorgie entre 2012 et 2013, Bidzina Iwanischwili collectionne, lui, les arbres. Plus grande fortune du pays, il s'est mis en tête d'acheter des spécimens vieux d'au moins 200 ans, de les déraciner pour les replanter dans son jardin. Et forcément, il est plus facile d'acquérir quelques timbres que de déplacer un arbre de 20 mètres de haut...

La Balade des grands arbres s'ouvre sur une image belle et intrigante. Deux pêcheurs font face à l'immensité de la mer Noire. A quelques centaines de

mètres du rivage, un arbre toise fièrement l'horizon. S'agit-il d'une incongruité insulaire, telle l'île de Peilz et son fameux platane, à l'extrémité est du Léman? On découvrira plus tard que cet arbre est en réalité en transit, en vue de rejoindre, par la route et les eaux, la propriété d'Iwanischwili.

Caprice de riche

C'est cette image originelle d'un arbre navigant sur la mer qui a donné envie à Salomé Jashi, cinéaste géorgienne ayant étudié le cinéma à Londres, de se lancer dans un documentaire au long cours racontant ces étranges migrations forestières. S'il y a quelque chose de poétique à voir un arbre se déplacer et ainsi défier sa nature profonde, l'image est en même temps profondément désespérante, comme une preuve de plus que l'argent donne l'impression de pouvoir tout acheter. Pour faire venir à lui ces arbres, Iwanischwili en sacrifie d'autres, fait déplacer des installations électriques, rénove des routes. Si des citoyens s'interrogent sur la pertinence

de cette collection qui tient du caprice de riche (même si le parc aménagé par l'entrepreneur, qui compte quelque 200 arbres, est ouvert au public), d'autres sont satisfaits de voir des installations vétustes rénovées.

La Balade des grands arbres, et c'est là sa réussite, est un film lent et contemplatif, qui épouse en quelque sorte le rythme des arbres qui sont déplacés. Pas d'envie ici de tout expliquer, mais celle d'opposer, à l'aide de métaphores et d'une superbe photographie, la puissance de la Nature et les folies de l'homme. «J'applique aussi le thème du déracinement à mon pays, où les valeurs sont mouvantes et ne permettent pas la naissance d'un sentiment de stabilité», résume Salomé Jashi, qui a travaillé durant deux ans sur ce projet. ■

La Balade des grands arbres, de Salomé Jashi (Suisse, Géorgie, Allemagne, 2021), 1h32. Sortie simultanée en salle et en VOD (regarder-grandsarbres.ch). Mercredi 5 janvier à 20h, séance spéciale sur filmstreaming.ch suivie d'une discussion avec la réalisatrice. Cette soirée sera diffusée en direct dans les cinémas CityClub à Pully et Rex à Fribourg.

Stéphane Bak,

ACTEUR Révélé adolescent par son talent comique dans «Twist à Bamako», de Robert Guédiguian. Et

CLÉMENTINE GOLDSZAL (LE MONDE)

On cherche dans la très haute et athlétique silhouette de Stéphane Bak quelque chose de l'adolescent gringalet qui, voilà dix ans, tenait une chronique sur le plateau du *Grand Journal* et faisait se gondoler Michel Denisot avec ses vanes maladroitesses. Cela avait duré le temps d'un Festival de Cannes et de deux saisons de l'émission sur Canal+. Puis, dans l'œil de celui que l'on appelait alors «le plus jeune humoriste de France», la maturité est arrivée. Stéphane Bak est devenu acteur.

Sa gouaille, son charme d'entertainer ont séduit des réalisateurs comme Marie-Castille Mention-Schaar (qui lui confia son premier «vrai» rôle en 2014, dans *Les Héritiers*), Paul Verhoeven (*Elle*) ou Wes Anderson (*The French Dispatch*). En 2019, il enchaîne deux rôles de premier plan. Dans *Roads*, de l'Allemand Sebastian Schipper, Stéphane Bak est un jeune Congolais en route pour la France, qui s'embarque dans un improbable périple avec un Anglais en rupture familiale. Dans *L'Adieu à la nuit*, d'André Téchiné, il incarne un imam rigoriste qui organise le départ en Syrie d'un jeune Blanc en quête de sens.

Parler à des témoins directs

Deux ans plus tard, à 25 ans, le voilà à l'affiche de *Twist à Bamako*, le nouveau long métrage de la figure du cinéma d'auteur engagé, Robert Guédiguian. Un film d'époque, tourné en Afrique, où Bak devient Samba, le fils privilégié d'un riche chef d'entreprise qui tente de propager l'idéologie socialiste au Mali, au lendemain de l'indépendance.

Pour préparer le rôle et en apprendre plus sur le Sénégal (où le film fut tourné) et le Mali (où se déroule l'histoire), Stéphane Bak a voulu parler à des témoins directs. «Il y a une grosse communauté sénégalaise au Blanc-Mesnil [Seine-Saint-Denis, ndlr], où j'ai grandi, explique-t-il. J'ai aussi demandé à des amis maliens de me raconter cette époque, et parlé avec des gens qui étaient à Bamako au début des années 1960 et avaient vécu cette période de fête révolutionnaire qui a suivi l'indépendance.»

Il le dit avec pudeur, mais avec ce film, c'est aussi de l'histoire de sa propre famille qu'il entend se rapprocher et ainsi explorer son africanité: «*Twist à Bamako*, c'est aussi l'occasion de faire un film qui parle à mes parents, à ma généalogie», dit-il en évoquant son père, qui les «basinait avec la politique française, et allait au siège du PS rue de Solferino pour les élections.»

Détermination et force de vie

Stéphane Bak fait partie des jeunes premiers sur lesquels le métier garde un œil. Mais sa couleur de peau n'est pas sans conséquence. Dès le début de sa carrière au cinéma, il rêve de rôles qui l'emmenent loin de lui-même et de là où on l'attend, mais au début, ce sont les propositions de comédies qui affluent. «Sur le papier, je n'ai rien, précise-t-il, mais les rôles qu'on me propose y sont parfois discriminants et peu inventifs.» Il se souvient du scénario d'un film qui a fini par faire («plus de 4 millions d'entrées») et où «le gag, c'était que je souris dans le noir et qu'on peut me reconnaître grâce à mes dents...» Il précise: «Ce n'était pas en 1980, mais en 2016!»

Si son personnage de Samba dans *Twist à Bamako*, hâbleur et idéaliste, lui ressemble par son charme, Stéphane Bak affirme



PORTRAIT



«C'est aussi l'occasion de faire un film qui parle à mes parents, à ma généalogie»

STÉPHANE BAK

être «bien plus pessimiste». Il palpite pourtant d'une détermination et d'une force de vie auxquelles le rêve n'est pas étranger. «C'est vrai que je n'accepte pas le mot «non», dit-il, mais j'ai beau mener le combat, il y a toujours une petite voix dans ma tête – que je m'attelle à tuer chaque jour – qui me dit c'est peut-être peine perdue.»

Les acteurs «issus de la diversité» sont, dit-il, des «arbres qui cachent la forêt», dans une industrie – et une société – sclérosée par les stéréotypes. Aujourd'hui même, il a encore reçu un scénario où on lui propose de jouer un serrurier cambrioleur. La veille, la gardienne de son immeuble du 6^e arrondissement de Paris lui a assuré qu'il s'était fait suivre par trois policiers en civil alors qu'il passait la porte cochère. Ils avaient vu entrer dans la cour un jeune homme «habillé comme la racaille»...

S'il tente de construire une carrière qui lui ressemble, Stéphane Bak a aussi une conscience brûlante